

The background is a vibrant blue, adorned with a repeating pattern of stylized white flowers and light blue leaves. Interspersed among these are several cartoon bees with black and yellow striped bodies and translucent wings, appearing to fly across the scene.

Fleur Roussel

Si tu as le
bourdon,
va voir
les
abeilles

Fleur Roussel

Si tu as le bourdon,
va voir les abeilles

© Fleur Roussel, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2065-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Les fleurs s'éveillaient, lourdes de perles de rosée. Elles les portaient, en leurs creux, pour abreuver les abeilles.

Michel Delatour s'était installé dans le jardin. Il posa la casserole sur le réchaud à gaz. Sa casserole. Une vieille marmite dans laquelle avaient sûrement mijoté de bonnes soupes et qu'il utilisait pour faire fondre la cire. Il se baissa pour mettre en route le réchaud, posé à même le sol. Il gratta une allumette et observa, satisfait, les premières alvéoles disparaître sous l'effet de la chaleur.

L'odeur tira Marie de son lit. Elle jeta un coup d'œil à sa fenêtre et se hâta de rejoindre son grand-père. Elle n'avait pas terminé d'enfiler son tee-shirt lorsqu'elle se précipita dans les escaliers, manquant de bousculer sa grand-mère.

— Où cours-tu comme ça ?

— Voir papy !

— Tu ne veux pas plutôt venir déjeuner avant d'aller l'embêter ?

La phrase s'envola dans les étages. Madeleine entendit la porte claquer, et réprima un sourire.

Michel ne détourna pas la tête de sa casserole, bien qu'il entendît sa petite-fille courir vers lui.

— Je peux t'aider ?

— Bonjour, Marie.

— Bonjour, Papy ! Dis, je peux t'aider ?

Elle se pencha pour observer ce que contenait la casserole qu'il remuait.

— Beurk ! C'est dégoûtant ! C'est quoi ?

— C'est le reste de vieux cadres de ruche.

— Je peux remuer ?

— Si tu fais attention de ne pas t'approcher trop près pour ne pas te brûler avec la casserole ou avec la flamme du réchaud...

— Promis !

Il interrompit les mouvements de sa grande cuillère, leva la tête pour constater l'impatience de sa petite-fille, et la laissa s'en emparer.

— On va en faire quoi quand ce sera cuit ?

— D'ici peu, tu commenceras à voir un liquide se déposer dans le fond. C'est la cire.

— Tu vas la rendre aux abeilles ?

— D'une certaine façon. Je vais l'utiliser pour leur donner de nouveaux cadres à bâtir.

— Pourquoi c'est noir et pas jaune ?

— Il n'y a pas que de la cire dans ces cadres. Il y a les restes des cocons, des détritux, de la propolis, de la cire... C'est du petit bricolage. Je préfère les fondre, car une teigne y avait élu domicile.

— C'est quoi une teigne ?

— Un petit papillon qui raffole de la cire. Il la mange aussi vite que tu manges mes pots de miel !

Elle le regarda entortiller une demi-feuille de cire gaufrée entre les fils d'un petit cadre rectangulaire. Il s'appliqua à la maintenir dans la rainure prévue à cet effet.

— Surveille ta casserole ! Ne te laisse pas distraire.

— C'est quoi, ça ?

— Ce sont des cadres pour les hausses des ruches. La cire que tu fonds viendra achever mon travail, regarde.

Il s'approcha de la casserole avec son cadre, la pencha et récupéra laborieusement du liquide qu'il fit couler dans la rainure.

— Lorsque ta cire va sécher, ma feuille sera fixée. Il y aura encore à fixer ces fils d'acier sur la feuille. Ce sera pour plus tard. Tu peux continuer de remuer.

— Bonjour Michel. Qu'est-ce que vous faites ? Ça sent bon par ici.

Ils se retournèrent et aperçurent leur voisin.

— Bonjour, Luc ! Penses-tu... Je fonds de vieux cadres de cire.

— Tu ne fais pas ça en hiver pour ne pas être dérangé par les abeilles ?

— Si ! Mais je me suis fait dépasser par une teigne.

— Misère...

— Comme tu dis. Il n'y a que ces quelques cadres, fort heureusement ! Je vais pouvoir récupérer un peu de cire pour en monter de nouveaux. Et puis nous travaillons avec Marie à la fraîche avant que les abeilles ne se réveillent !

— C'est plus prudent ! Ce serait dommage qu'elles viennent taquiner Marie et lui faire passer le goût des vacances à la campagne !

— Est-ce que Clara est déjà levée ? lui demanda-t-elle.

— Oui, elle donne à boire aux petits veaux à la ferme. Tu veux aller la rejoindre ?

Elle cessa de remuer le contenu de la casserole et se tourna vers son grand-père.

— Il serait plus sage que tu ailles d'abord déjeuner. Tu ne voudrais pas que je me fasse gronder de t'avoir laissée partir l'estomac vide ! J'entends que ça remue à la cuisine. Ton frère doit être levé. Va les retrouver. Tu pourras ensuite rejoindre ton amie. Luc, vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas qu'elle rejoigne

vosre fille ?

— Si ça peut vous rassurer, je préfère voir les enfants jouer ensemble. Allez, bonne journée à vous, et à tout à l'heure, Marie.

— Merci Luc. Bonne journée à vous aussi.

— Papy, et pour la cire ? Qui va t'aider ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, je me débrouillerai.

Marie hocha la tête et partit rejoindre sa grand-mère et son frère, tout en se demandant si son grand-père arriverait à terminer tous ses cadres avant le réveil des abeilles.

Elle trouva Fabien attablé, le regard hypnotisé par les tourbillons provoqués par ses mouvements réguliers dans son bol de chicorée. Son état engourdi contrastait avec l'énergie que déployait sa grand-mère aux fourneaux. Marie s'en approcha et se cala tout contre elle.

— Tu prépares déjà le repas ?

— Oui, je m'active pour que ce soit prêt à notre retour.

— Nous allons où ?

— À la biscuiterie.

— Papy ne devait pas aller chercher maman à la gare ?

— Nous y allons ensemble et nous irons à la biscuiterie ensuite.

— Oh non ! Je peux rester ici pour jouer avec Clara ? Papy vient de me dire oui !

L'objection de Marie anima Fabien qui riposta à son tour.

— On va s'ennuyer là-bas !

— Vous n'allez pas vous ennuyer. Votre grand-père a une chose à contrôler. Et que dirait votre maman si elle vous entendait ? Vous n'êtes pas contents de la retrouver ?

Les moues réprobatrices des enfants embarrassaient la grand-mère.

— Ne faites pas cette tête... Nous rentrons tous ici pour déjeuner. Ce ne sera pas bien long. Et vous ne pouvez pas rester ici sans surveillance !

Face à ce redoutable argument, Fabien plongea à nouveau son regard dans son bol. Marie se dirigea vers le vaisselier. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour réussir à prendre la tasse en émail de son grand-père.

— Ne prends pas cette tasse ! Si elle n'est pas à sa place quand il va revenir, malheureuse !

— Il a beaucoup de travail. Je serai partie avant qu'il n'arrive.

Elle savait que, dans le pire des cas, son grand-père lui ferait face et qu'il plisserait ses gros yeux pour cet affront. Ce petit plaisir rendait son chocolat chaud encore meilleur. Elle l'avalait d'une traite, se retroussa les manches et

savonna la tasse avec son éponge débordante de mousse. Sa grand-mère observa le sérieux qu'elle dégageait dans l'exécution de cette tâche.

— Tu as déjà terminé ton déjeuner ?

— Oui. Je me dépêche pour aller voir Clara.

— Nous allons partir...

— Papy a dit oui.

Madeleine poussa un léger soupir. À quoi bon... Il serait plus simple de refuser. Sa petite-fille en serait-elle plus désagréable le reste de la matinée ?

— Sois rentrée dans trente minutes !

Marie détala en direction de la ferme. Elle s'arrêta brusquement dans le jardin en passant vers son grand-père.

— Est-ce que j'aurai le droit d'aller avec toi donner la cire aux abeilles ?

— Tu sais bien que je vais seul au rucher. Les abeilles n'aiment pas que ça remue autour d'elles. Quand tu seras plus grande.

— Mais je vais avoir dix ans ! protesta-t-elle.

— Oui, mais tu ne rentres pas encore dans ma vareuse. Pour ça, il faut que tu manges encore un peu de soupe. Allez, file retrouver Clara !

La petite fille ne se risqua pas à insister. Son grand-père était un homme de parole. Elle savait que ce jour viendrait. Un jour, elle pourrait aller voir les abeilles.

D'une étreinte délicate, Clara enserrait un petit veau au-dessus duquel elle se tenait, à califourchon, tentant de coincer, d'une main, la tétine d'un biberon dans sa gueule. Son autre main le caressait pour atténuer les spasmes qui secouaient le petit animal.

Elle vit arriver Marie qui courait en direction de la nurserie.

— Salut Clara ! Je peux t'aider ?

— Tu veux tenir le biberon pendant que j'essaie de le calmer ?

— Il est tout petit !

— Il est né hier soir.

Marie entra dans le box, ce qui fit sursauter les trois veaux, repus, qui étaient allongés dans la paille.

— Calme. Reposez-vous. Marie ne vient pas pour vous embêter.

Ils reprirent leurs places, maintenant leurs regards sur la nouvelle venue.

— Approche-toi. Je vais rester sur son dos et tu vas lui donner son biberon par-devant.

— Clara, le lait ne coule pas dans sa bouche ! Il s'en met partout !

— Il ne sait pas encore bien téter. Je lui apprends. C'est un tout petit bébé. Les petits veaux ne mangent pas beaucoup au début.

— Les mouches l’embêtent. C’est à cause d’elles qu’il ne mange pas bien.

— Elles sont attirées par le lait tiède. Il ne doit plus avoir faim de toute façon. On va le laisser tranquille.

Clara quitta le dos du petit veau. Elle se posta en face de lui, à côté de Marie, et le frotta grossièrement pour nettoyer les restes de lait.

— Tu veux que je te montre ma cachette secrète ?

La petite fille traversa le box des veaux et invita son amie à grimper un escalier de bois.

— Suis-moi.

Elles n’avaient pas franchi la dernière marche que Marie poussa un « *oh* » de surprise.

— Mon papa m’a fait de la place pour que je puisse créer mon espace.

— C’est trop génial. Tu as un canapé pour toi toute seule ! Et cette maison de poupée, elle est belle !

— C’est papa qui me l’a faite.

— Vraiment ?

— Il aime bricoler le bois. Avec maman, nous avons collé la mosaïque pour la salle de bains.

— Elle est très grande.

— C’est pour jouer avec les Playmobil, et même avec les Barbie. Tu préfères quoi ?

— Les Barbie.

Clara prit la valise qui se trouvait à côté de la maison de poupée. Sa grand-mère lui avait donné cette valise lorsqu’elle avait reçu de ses cousines les poupées avec lesquelles elles ne jouaient plus. Cette valise datait d’une autre époque, et Clara peina à l’ouvrir. Elle en sortit les poupées qu’elle disposa sur le canapé où elles s’installèrent.

— Tu veux laquelle ?

Marie contempla le canapé ainsi que la quantité de Barbie et de tenues disposées dans la valise. Elle en prit une première, tout en pensant qu’elle pourrait en changer dès que cette dernière aurait épuisé ses atouts.

— Tu l’appelles comment ? demanda Clara.

— Julia. Et ta Barbie, comment elle s’appelle ?

— Aurore. Elle a de grands cheveux blonds, comme la princesse Aurore. Ses parents l’appellent « ma princesse » mais elle déteste.

— Pourquoi ?

— Elle voudrait juste qu’ils l’appellent Aurore. Elle aime faire du cheval autour de sa maison. Je vais lui enfiler un pantalon.

— Je vais mettre un short à la mienne. Elle part en voyage.

Les petits doigts peinaient à passer les vêtements aux poupées.

— Où va-t-elle en voyage ?

— Julia doit aller en Amérique.

— Elle va faire quoi ?

— C'est pour le travail.

— Elle fait quoi comme travail, Julia ?

— Elle donne des gâteaux, comme ceux de papy et mamy.

— Elle va jusqu'en Amérique ?

— Ils aiment tous ses gâteaux. Jusqu'en Amérique.

— Tu iras, toi, un jour, en Amérique ?

— Oui, quand je ferai le tour du monde !

— Comment tu vas faire ? Je t'entends crier quand tes parents viennent te chercher. Tu ne peux déjà pas partir d'ici !

— Je reviendrai toujours ici. Et toi, tu voyageras ?

— Je ne sais pas. Je suis bien ici. Je t'attendrai.

Marie suspendit ses mouvements. Elle dévisagea Clara. Elle ne comprit pas. On ne pouvait pas passer son temps à attendre ! La Barbie patienta. Marie n'avait pas le temps d'attendre. Elle délaissa sa Barbie sur le canapé.

— On va faire un tour de vélo ?

Son amie la regarda, consternée.

— Tu veux arrêter ? Nous commençons seulement à jouer !

— Je dois rentrer bientôt, et j'avais envie de faire un tour de vélo.

— Ma maman dit que tu ne tiens pas en place. Elle trouve que c'est bien, ça me fait bouger.

Les petites filles quittèrent leur abri. Marie courut en direction de sa maison.

— Je vais chercher mon vélo, attends-moi !

Elle fut stoppée dans son élan par son frère qui venait à leur rencontre.

— Dépêche-toi ! Papy sort la voiture. On y va.

Ses épaules et ses genoux fléchirent. Elle ne contesta pas. À contrecœur, elle se tourna vers Clara.

— Je dois déjà partir. Nous irons faire du vélo cet après-midi ?

Une dizaine de kilomètres de chemins sinueux séparaient la maison de campagne de Madeleine et Michel Delatour de la biscuiterie.

Tout comme ses petits-enfants, Madeleine n'aimait pas quitter la maison de campagne dans laquelle elle était née. Même pour quelques heures.

Le trajet du retour à la biscuiterie se faisait donc, généralement, dans le silence.

— Papy, tu veux bien mettre la cassette dans ton lecteur radio, s'il te plaît ?

— Celle de Jacques Brel ? demanda-t-il à Fabien en lui adressant un clin d’œil dans le rétroviseur.

— Non, plutôt celle-ci.

Michel glissa la cassette dans le lecteur, et l’habitacle se remplit des notes du groupe *Ace of Base*.

Madeleine pouvait en supporter des choses grâce à Michel ! Y compris les goûts musicaux de leurs petits-enfants.

Michel avait pu supporter bien des choses par amour pour Madeleine. Lui qui était destiné à reprendre la ferme familiale, était devenu biscuitier, malgré lui, lorsque Madeleine hérita de la biscuiterie familiale. Ils étaient bien trop jeunes mais, ensemble, ils apprirent à devenir artisans et chefs d’entreprise.

Pour être respirable, l’air de Madeleine devait être chargé d’odeurs de biscuits. Ce n’est qu’ainsi qu’il anesthésiait les vicissitudes de son existence. Alors, toute sa vie, Michel œuvra pour que Madeleine respire les biscuits, à pleins poumons.

Et puis, à la naissance de Fabien, un air nouveau entra dans leur vie. Il y eut ensuite l’arrivée de Marie. Fabien et Marie. Les plus beaux cadeaux qu’ils reçurent de Jeanne, leur fille unique.

Lorsqu’elle s’occupait d’eux, Madeleine était apaisée. Elle secondait volontiers sa fille, et savourait chaque instant passé avec eux.

Elle avait délaissé, ostensiblement, l’atelier de la biscuiterie. Pour autant, sa cuisine tournait à plein régime, au gré des envies de Fabien et Marie.

À l’inverse, leur fille s’était engagée plus intensément dans l’entreprise familiale. Michel ne gérait plus que l’intérim lors des déplacements commerciaux de sa fille. Ils étaient certes de plus en plus nombreux, mais il lui accordait que l’entreprise était à un tournant. Il allait lever le pied. Il n’avait pas imaginé laisser l’heure de la retraite sonner. Madeleine le lui avait demandé. Si elle était prête pour cette passation, il se devait aussi de l’être. Et puis, il se sentait si fatigué...

Michel respira enfin en se garant sur le parking de la gare. Il coupa le moteur de sa voiture, ce qui mit aussitôt fin au supplice qu’il endurait en écoutant les cassettes que ses petits-enfants glissaient dans son autoradio.

— Nous allons voir si votre maman est déjà arrivée ? Ah, ce ne sera pas nécessaire, reprit-il.

— Maman ! cria Marie en ouvrant sa portière pour partir à la rencontre de sa mère.

— Ma chérie ! fit-elle, les bras grands ouverts. Fais attention ! De remuer ainsi, tu vas nous faire tomber !

— Marie, je pourrais dire bonjour à maman ?

— Mon grand ! Bonjour, mon chéri !